Nordstrom, Carolyn. — *Shadows of War. Violence, Power and International Profiteering in the Twenty-First Century*

Berkeley, University of California Press, 2004, 293 p.

Vincent Foucher

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6090>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.6090

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 678-680

ISBN : 978-2-7132-2123-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Vincent Foucher, « Nordstrom, Carolyn. — *Shadows of War. Violence, Power and International Profiteering in the Twenty-First Century* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 183 | 2006, mis en ligne le 13 octobre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/6090> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.6090>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Nordstrom, Carolyn. — *Shadows of War. Violence, Power and International Profiteering in the Twenty-First Century*

Berkeley, University of California Press, 2004, 293 p.

Vincent Foucher

- 1 À partir de ses terrains en Afrique (Mozambique, Angola) et ailleurs (Sri Lanka), Carolyn Nordstrom poursuit l'entreprise de relecture des conflits armés engagée avec *A Different Kind of War Story* et *Fieldwork Under Fire*. Dans les deux premières parties de l'ouvrage, elle souligne combien la mission est difficile, « parce qu'au plan militaire, la guerre violente les sensibilités ; parce qu'au plan logistique, les lignes de front sont difficiles à décrire de façon neutre ; parce qu'au plan économique, des fortunes s'y font et s'y défont par des méthodes peu éthiques ; parce qu'au plan politique, le pouvoir efface ses traces » (p. 9). Il faut donc comprendre les expériences locales de la guerre et les relier à des « systèmes de profit » internationaux — une conversation de bar dans une ville en guerre illustre la complexité des liens, le caractère multi-site, transfrontalier et informel de la guerre et les identités multiples des personnages qui y opèrent (pp. 19-23). Dans la guerre, les choses ne sont pas ce qu'elles paraissent : alors que les versions officielles insistent sur le rôle des jeunes hommes, et plus particulièrement des combattants, les violences mobilisent aussi les civils, les femmes, les vieux. Mais d'autres individus résistent à la violence, tentent de protéger leurs communautés. Sous le conflit politique « officiel » se déploie une variété de micro-conflits. Cela, personne ne veut l'« entendre », et pour chasser l'inconfort moral et cognitif, on recourt souvent à des mythes. « Qu'est-ce que nous sommes censés ignorer ? » (p. 32). Que les victimes des conflits sont avant tout civiles, que les militaires sont des brutes, que les élites profitent. L'État moderne, qui dépend de la guerre, a tout intérêt à masquer cette dépendance en insistant sur le besoin anthropologique de violence. C. Nordstrom procède ensuite à une critique de la vision clausewitzienne de la

guerre. D'abord, la guerre touche, bien au-delà des champs de bataille, les sociétés dans leur ensemble, leur infligeant des traumatismes culturels et politiques. Ensuite, les combattants ont une marge d'action, des identités multiples et n'obéissent pas forcément aux stratèges, qui préfèrent souvent assumer les actes autonomes de leurs hommes plutôt que d'avouer la faiblesse de leur contrôle. Enfin, les lignes de front s'étendent jusqu'au cœur de l'Occident, par d'invisibles toiles planétaires — par exemple celle du marché illégal des armes, qui atteindrait 500 milliards de dollars par an.

- 2 La troisième partie est consacrée aux « ombres », ces espaces où se déploient les transactions économiques qui autorisent les guerres. Les figures archétypales en sont le contrebandier et le pilote d'avion, qui opèrent entre échange marchand, trafic d'armes et logistique humanitaire. La limite entre les ombres et l'économie formelle est difficile à faire, puisque les acteurs des ombres opèrent également dans l'économie formelle, où ils tentent de s'insérer. On rencontre dans les ombres aussi bien des organisations criminelles transnationales que les États eux-mêmes (ou leurs agents), qui entrent dans l'illégalité pour financer leurs guerres. Cette économie de l'ombre est pourtant, par certains côtés, semblable à la sphère formelle, largement routinisée, quotidienne ; s'y établissent les relations de confiance indispensables aux affaires ; et dans les situations de conflit, les ombres se substituent efficacement à l'effondrement de l'économie formelle.
- 3 La quatrième partie discute de l'établissement de la paix : comment fonctionne une société qui a vécu des années de guerre et qui se trouve, du fait de la signature d'accords, « techniquement en paix » ? (p. 145). C. Nordstrom utilise le cas sud-africain pour montrer comment les habitudes de guerre se réinvestissent dans les contextes nouveaux — mercenariat, criminalité. Face à la force des habitudes, quel rôle peuvent jouer les opérations de paix ? La bureaucratisation des processus de paix sous tutelle internationale a des effets pervers : la violence est tue parce qu'un soi-disant processus de paix est en cours ; une « économie politique » de la paix se met en place, dont les énormes profits échappent aux populations. Le Somaliland ne s'en est-il pas mieux sorti tout seul ? La paix ne résulte pas seulement des signatures d'en « haut » car, contrairement au mythe hobbesien d'autolégitimation des États, les hommes ne sont pas des sauvages et, même en l'absence de l'État, ils peuvent produire de la stabilité, régler des conflits : « La paix commence quand les gens estiment que la violence est la pire menace. [...] Ce n'est pas seulement un processus politique. C'est un processus enraciné dans la vie quotidienne » (p. 181).
- 4 La dernière partie reprend, pour l'élargir, la question des « ombres », à partir de l'exemple du marché mondial des médicaments : les ombres, espaces internationalisés où circulent des milliards de dollars, où l'État se distingue mal du non-État, et le légal de l'illégal, sont un site primordial pour la survie des populations, pour le développement des pays et pour les luttes politiques. Les ombres sont pourtant mal connues à cause des biais cognitifs de la science économique, mais aussi de leur dimension politique. Cette ignorance est un facteur central de l'échec du développement.
- 5 Le résumé ci-dessus laisse bien paraître le plan compliqué, récursif, parfois confus de l'ouvrage. L'auteure est marquée par l'autocritique de l'anthropologie influente dans les universités anglophones, et elle emploie une écriture et une typographie postmodernes (et de superbes photographies), sautant de scène en scène, soulignant la

pluralité des voix — comment étudier autrement ces phénomènes élusifs que sont la guerre et ses ombres ? C. Nordstrom se met elle-même en scène, plutôt à son avantage dans un rôle de naïve, rangée du côté du peuple et mettant en cause les pouvoirs.

- 6 L'argument manque souvent de clarté, et les sous-entendus y tiennent parfois lieu d'arguments. On y frôle, par instants, la théorie du complot. Et si les opérations de paix offrent à leur personnel expatrié des avantages souvent choquants, peut-on pour autant les réduire à des opportunités économiques pour multinationales et fonctionnaires internationaux ? (p. 241). L'ouvrage oscille en fait curieusement entre un cynisme sociohistorique à la Charles Tilly et une célébration populiste de la résistance du « bas ». En prétendant révéler des choses cachées, invisibles, l'auteure surestime en partie l'originalité de son propos — sa liste des tabous ressemble à celle des thèmes à la mode. Manquent d'ailleurs certaines références topiques, de *La criminalisation de l'État*, de Jean-François Bayart, Stephen Ellis et Béatrice Hibou (disponible en anglais), aux travaux mozambicains de Michel Cahen et Christian Geffray. Le propos manque enfin souvent de nuance, par exemple lorsque la « spécialiste de terrain » s'en prend aux économistes, faisant bon marché des tentatives de mesure des « ombres »¹, ou encore lorsqu'elle écrit que « la violence politique est définie comme le domaine des militaires rationnels » (p. 31) — cela n'est guère tenable, au moins pour l'Afrique, où l'on signale bien volontiers la « barbarie » et les « profiteurs de guerre ».
- 7 Cela est d'autant plus regrettable que l'ouvrage permet à ses lecteurs, comme annoncé, de « visiter des endroits et rencontrer des gens qu'ils n'auraient pas autrement l'occasion de connaître » (p. 245). Les anecdotes qui illustrent la réflexion globale sur la guerre, si elles ont pour effet de décontextualiser les situations décrites, sont souvent fortes et originales, parfois émouvantes (la rencontre avec des enfants des rues [pp.175-177], ou l'autobiographie d'un ancien combattant [pp.157-163]). L'on appréciera la finesse de l'œil de l'anthropologue, le sens de l'information en décalage — on apprend ainsi qu'une ONG a trouvé, en déminant une zone d'un kilomètre carré en Angola, des mines en provenance de trente et un pays (p. 95).
- 8 Au total, l'ouvrage souffre de son ambition excessive et de son écriture déconstruite, mais surtout de son populisme moralisateur. Plutôt qu'une véritable exploration des ombres, on y cherchera des rappels et des pistes pour l'analyse des conflits contemporains.

NOTES

1.. Voir, par exemple, F. Schneider, « Dimensions of the Shadow Economy », *Independent Review*, 5 (1), 2000, pp. 81-91.